

Et sur l'aire du temps
est passée l'ombre
d'une aube

François Regnier

**Et sur l'aire du temps
est passée l'ombre
d'une aube**

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2022
ISBN : 978-2-312-12986-0

Derrière ta porte il n'y avait que le souffle majestueux du silence, mon appel retentissait dans le vide. Le monde noir des arbres, par la fenêtre, veillait sur le voyage où seule tu avais part.

Tu allais, solitaire, à rebours du fil de la vie, t'asseyais sur le banc de l'attente de l'envol des derniers espoirs, écoutant l'ennui qui égrenait sa monotonie.

Le doute et la honte servaient ton égarement, ta vie semblait un éveil dans un matin banal avec de vagues réminiscences d'un cauchemar étrange dans lequel tu vivais avec toi-même.

Comme un arbre enchaîné à la terre, incapable de se défendre, tu laissais les chenilles de la nuit monter dans ton corps. Quand la lune glissait vers d'autres ténèbres, tu sentais la vie te quitter lentement, offerte aux canons des fusils qui gagnaient l'horizontal.

Tombée sur le sol, tu vis les oasis tarries, le rêve et la réalité étaient séparés par une grande étendue sournoise. Ton dernier appel résonna dans le silence de la solitude. Le temps avait fui avec l'espoir de porter un enfant autre que l'impossible.

Alors l'heure s'est arrêtée à un instant ou à un autre, le calme tant attendu est entré avec un murmure et tu as tourné ton regard par-delà cette nuit profonde et le mystère de ses ombres vers cet escalier étroit qui s'enfuit, ondulant et léger, vers ce quelque part ailleurs.

J'aimais caresser tes seins surtout quand ta robe blanche glissait le long de tes épaules et dénudait ta peau, laissait voir les bretelles de ton soutien-gorge ; glisser mes lèvres dans ton cou érotique. Je frissonnais de désirs.

– Cesse, je suis occupée !

Vivre l'attente et le refus, le moment d'après, s'il y en a un peut-être.

Souviens-toi
J'étais près de toi
Près de ta chaise
Tu étais belle
Tu riais

Souviens-toi
C'était le soir
Un soir de lumière
Un soir de fête
Un soir de joie

Souviens-toi
Je tenais ta main
Je t'aimais
J'étais venu

Souviens-toi
Nous regardions la danse
Nous partagions un verre

Souviens-toi
Il était tard

Souviens-toi
Je suis passé derrière toi
J'ai poussé ta chaise

Souviens-toi
Les roues ne grinçaient pas
Je riais mal

Souviens-toi
C'était la dernière fois
Mais tu ne le savais pas

Tu ne te souvenais plus jamais
Tu avais la tête perdue sur l'épaule
Et pas de souffle de vie

Ne te souviens pas
C'est mieux ainsi

Bien sûr il y a mes doigts qui courent sur tes seins, se faufilent vers la peau cachée par les étoffes et mes lèvres tendres sur la peau de ton cou, le haut de ton corps, mes gestes craintifs pour écarter un peu les vêtements de tes épaules, mon souffle épris d'un singulier sentiment, d'un mélange de désir et de crainte et peut-être qu'il s'arrête là, presque au plus fort et que l'image sur l'écran s'efface, que le rideau tombe.

Sur la vague
glisse la femme
voile haute dans le vent

Envol
du vaisseau des sortilèges

Gerbes de soleil
embruns de rire

Dans sa bouche
le nectar de son Olympe

Blancheur
dans le sable dérivant
corps assoupi

Repos
des guerriers

Tente cachée
flots vers le large
et les îles jumelles

S'évanouit
le murmure du sillage

Je t'ai laissée dans tes souvenirs qui n'existaient plus. Je devais être triste. J'ai marché dans la rue à travers les automobiles folles aux grands yeux blancs, les passants pressés dont je distinguais les silhouettes fantomatiques sous les lumières blafardes des réverbères. Je suis allé à pas nus, vers rien, dans les voix qui habitaient ma tête embrumée. J'ai croisé la marchande de fleurs, ses chrysanthèmes qui sentaient le départ. Étais-je près pour les déposer sur nos tombes ?

Et il y avait une plante fanée, presque aussi vilaine que la pluie et que moi. Je l'ai choisi et suis revenu te l'apporter pour que nous mourrions avec elle. Mais tu étais déjà partie et pas moi. Je suis resté avec la plante effeuillée.

Ombre
Face aux paroles sans trêves
Le silence est la voix
Le message écouté

Ombre
Dans les dire sans mémoires
L'oubli est le baiser
La caresse offerte

Ombre
Face au temps discret
L'histoire est amputée
Le voyage écourté

Ombre
Dans l'aube qui avance
Le mystère du rougeoiement
Des paysages emmurés

J'aimerais ta main ce soir
Ton sourire érotique
Tes lèvres pleines et roses
La fraîcheur de ta peau

Je voudrais ta présence ce soir
Toi qu'habite la gentillesse
Qui m'est si chère
Je voudrais ce soir
Ne pas être seul
Ne pas être triste

Et demain ce ne sera plus Noël
Je ne voudrais plus de personne
Sauf de ma solitude

Mais dans le plafond de mon grenier courent les poltergeists et ils grattent le sol de mon toit. Je les entends aussi descendre entre les murs et les plaques d'isolation thermique. Une nuit, l'un est venu tapoter contre mon oreille alors que mes yeux étaient bien ouverts sur l'oreiller et qu'à défaut d'attendre le sommeil, je guettais le jour qui ne viendrait jamais me sortir du sortilège. Ils vont d'une de mes oreilles à l'autre alors que j'engloutis celles-ci dans l'oreiller, mes mains bien rabattues pour couvrir mes tympans. Toujours ces bruits au dessus de ma tête, comme quand j'étais petit, ces familles dans mon esprit. Je voudrais de nouveau me cacher sous le lit mais il y a la mère de mes enfants à côté de moi, qui ronfle. Elle m'emmerde. Est-ce elle qui cause tant de troubles dans mes nuits d'insomniaque ? Qui envoie de fielleux monstres dans les désordres des cloisons de cet appartement que je ne suis pas parvenu à agencer afin de trouver où y poser la quiétude d'un lit malgré le vacarme des nuits.

Claire

Amour, volupté, amitié

Comme une souffrance qui ne s'endort
 Comme un rêve qui ne s'éveille
 Je pense à toi, souvenir
 Fille du désir et de l'impossible
 Enfant de sortilèges et de réalités
 Douce nostalgie au nom plus doux encore

Comme un cancer qui ne se soigne
 Comme un bonheur qui ne s'exprime
 Je pense à toi, compagne
 D'un après-midi que tu guidais
 D'une soirée où tu me menas dans la nuit
 Si loin dans tes montagnes embrumées

Comme l'amour qui se languit
 Comme la vie qui meurt
 Je pense à toi, Claire
 Femme riche de beautés et de rires
 Sœur espiègle et apeurée
 Amie si brève, confidente disparue

Le temps avance telle une machine et broie le temps. Les années s'effilochent. On croit avoir vingt ans... tout est trop tard mais tout ne pouvait être et perdurer. Les heures tournent les pages de l'agenda, inexorablement. Je lutte mais le sommeil me meurtrit, me torture, m'arrache à la conscience, à la lecture des autres, à l'écriture de mes désirs. Le sommeil erratique s'entête à m'enlever pour m'emmener hors de mon combat, il tire sa mitraille contre ma soif de rester éveillé, m'impose sa funeste dictature. Il lui faut être le

hibou fier qui regarde, dans la nuit, de ses grands yeux, sa proie mortifiée, ce cadavre qui s'endort.

Aura-t'il honte ce misérable en s'éveillant benoitement d'entre les draps avec une terrible envie d'aller aux tinettes, vider sa vessie en se contre-fichant de la léthargie de la crème périmée qu'il a dans le crâne ?

Assise face à toi
Ton image te regardait

Alors tu l'as saisie par le cou
Et jetée dans un coin obscur
Où tu n'iras plus jamais

Tu sentais la mort descendre sur ta vie

Mais cela ne change rien, l'image est rejetée par le déni, l'impossible accueil de ses doutes, de ses intraitables défauts et, peut-être perversités. Il n'y a pas d'issue. Que des sorties de secours qui mènent vers des miroirs déformants et retournent les images de soi et des autres. Pour croire... renverser l'image et dès lors la réalité pour être droit, se penser tel.